



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

Jean Prouvost

Créateur de Paris-Match et de Marie-Claire, cet héritier d'une prestigieuse dynastie industrielle du Nord devint le premier « Citizen Kane » de la presse française

« Pour réussir dans la presse, il faut faire chaque jour quelque chose. » Cette maxime, Jean Prouvost l'a appliquée avec un rare bonheur. En l'espace de quelques décennies, il a bâti un véritable empire de presse, l'un des plus importants du XX^{ème} siècle. Il est l'inventeur d'une nouvelle forme de presse populaire. Rien pourtant ne destinait cet héritier de l'une des plus prestigieuses dynasties industrielles du Nord de la France à devenir le premier « Citizen Kane » de la presse française.

Jean Prouvost naît à Roubaix le 24 avril 1885. Sa famille appartient à la plus haute bourgeoisie du Nord. En 1851, son grand-père, Amédée Prouvost, avait été le premier en France à équiper son usine de peignoirs mécaniques. Cette innovation devait faire la fortune de l'entreprise et de ses fonda-

teurs. L'avenir du jeune homme est dès lors tout tracé. Il sera lainier, tout comme son père et son grand-père avant lui. Après des études au collège jésuite de Boulogne-sur-Mer, on l'envoie parfaire son éducation en Grande-Bretagne, au Beaumont College d'Old Windsor. En 1911, de retour en France, il prend la direction du Peignage Amédée Prouvost, l'entreprise familiale. Il a alors 25 ans. Ambitieux, il agrandit l'affaire en fondant la Lainière de Roubaix. Par la suite, il gardera toujours un œil sur le textile. Des chaussettes Stemm aux Laines du Pingouin en passant par les chandails Korrigan et les chemises Lacoste, l'entreprise ne cessera de grandir jusqu'à devenir un véritable empire. En 1966, alors âgé de 81 ans, Jean Prouvost remportera même l'une de ses plus belles victoires : l'absorption par la



Lainière de son grand rival, les Etablissements François Masurel. A cette date cependant, l'industriel aura depuis longtemps abandonné la responsabilité directe de la Lainière pour se consacrer à sa véritable passion : la presse.

Son entrée dans le monde des journaux s'est faite très tôt. En 1917, en pleine guerre, le ministre de l'Armement, Louis Loucheur, le convoque en effet à son bureau. Au jeune industriel, il demande de racheter le quotidien Le Pays, dont les positions en faveur d'une paix négociée gênent le président du Conseil, Clémenceau. « Acheter Le Pays. Vous le prendre en main et le président vous en saura gré », lui lance le ministre ce jour-là. Jean Prouvost n'ose refuser ce service à Loucheur, un homme qu'il connaît bien et qui, de surcroît, est originaire de Roubaix comme lui. Il le peut d'autant moins que le ministre assortit son offre de conditions très favorable. L'Agence Havas sera ainsi fermement « priée » de fournir de la publicité au quotidien afin de contribuer à son développement. L'affaire est donc conclue pour 600 000 francs-or. Jean Prouvost ignore encore qu'il vient de mettre la main dans un engrenage dont il ne sortira plus.

Le patron de La Lainière se passionne tout de suite pour ce métier auquel rien ne le destinait et qu'il ne connaît pas. L'odeur du papier, de l'encre et du plomb, le bruit des chariots qui transportent les formes, le cliquetis des Linotypes, le grondement des rotatives produisent sur lui un effet immédiat. Sa voie est trouvée : il se consacrera désormais à la presse. Et, en la matière, il voit tout de suite les choses en grand. En 1924, après avoir abandonné la direction opérationnelle de La Lainière, il rachète à Louis Loucheur, qui l'avait acquis lui-même quelques années plus tôt, un deuxième quotidien, Paris-Midi. Avec 5000 lecteurs seulement, le journal vivote. Pour le relancer, Jean Prouvost s'entoure d'une équipe de premier choix où se distingueront bientôt Pierre Lazareff, Hervé Mille, Paul Bringuier et Gabriel Perreux. Il revoit également toute la formule du journal. Désormais, Paris-Midi sortira au moment précis du déjeuner, à l'heure de la Bourse et des courses. Le quotidien conservera ses rubriques Bourse et Finance, mais ouvrira également ses colonnes aux courses, à la vie parisienne et au monde des Arts et des Lettres, une façon d'élargir son lectorat. A ce journal, Jean Prouvost se dévouera totalement, au point que ses

collaborateurs le surnommeront « la Midinette. » Le résultat, en tout cas, est spectaculaire : en cinq ans, le tirage passe de 4000 à 80000 exemplaires.

Reprendre un journal en difficulté, réunir des hommes, trouver des idées résolument commerciales, en phase avec les attentes et les goûts du moment : la méthode Prouvost ne variera plus. En 1930, c'est le rachat de Paris-Soir ». Pour l'occasion, Jean Prouvost s'est associé à une autre grande famille du Nord, les Béghin. Lui s'occupera de redresser le journal, les Béghin fournissant de leur côté le papier. Un beau papier satiné qui donnera aux photos un relief jamais atteint auparavant dans un quotidien français. Car l'idée de génie est là : ce que veut Jean Prouvost, c'est faire de Paris-Soir un journal d'information illustré. Jusque-là, seul un hebdomadaire, L'illustration, et un quotidien, Excelsior, éclairent les textes par des images. Jean Prouvost, lui, veut aller plus loin, imprimer des photos de qualité qui viendront soutenir des textes écrits par des reporters de grand style et dont les titres s'affichent en gros à la une journal, mais aussi faire une place aux faits divers. Une grande aventure commence. Entouré d'une pléiade de colla-

borateurs de talents, Jean Prouvost fait appel aux plus grandes signatures : Maurice Dekobra, Pierre Mac Orlan, Aldous Huxley, Blaise Cendrars, Gaston Bonheur. Abondamment illustré, cultivant volontiers le sensationnel, Paris-Soir ne cesse de gagner des lecteurs. 70 000 exemplaires au moment de son rachat, 200 000 en 1931, 1 million en 1934, 1 700 000 en 1937 ! Directeur, rédacteur en chef, toujours sur la brèche, Jean Prouvost se passionne pour cette presse populaire dont il comprend si bien les ressorts du succès. « Il a le sentiment des sentiments de ses lecteurs », dit-on alors de lui.

Cette même année 1937, il lance Marie Claire, dont le numéro de Noël tirera à plus de 1 million d'exemplaires. En 1938 enfin, c'est le rachat d'un modeste hebdomadaire sportif tirant à 200 000 exemplaires, Match. En moins de deux ans, il le transforme en un magazine d'actualités illustré tirant à 2 millions d'exemplaires. A 57 ans, Jean Prouvost est un patron de presse comblé. Succombe-t-il alors à l'attrait du pouvoir, lui qui devait confier plus tard avoir toujours été attiré par la politique ? Toujours est-il que, le 6 juin 1940, en pleine débâcle militaire de la



France, il accepte la proposition de son ami Paul Reynaud, dernier président du Conseil de la IIIème République, de devenir son ministre de l'Information. Il conservera ses fonctions lors de la formation du gouvernement Pétain. Le dossier pèsera lourd à la Libération, même si Jean Prouvost choisit de démissionner dès le 15 juillet 1940.

A partir de cette date commence en effet pour lui une époque difficile. A Paris, les Allemands imposent comme rédacteur en chef de Paris-Soir un collaborationniste notoire, ancien porteur de nuit des Halles de son état ! Installé à Lyon, Jean Prouvost sort une nouvelle version du journal qui paraîtra jusqu'au 11 novembre 1942. Il lance également 7 Jours, que l'Occupant fera fermer. Bête noire de la presse proallemande de Paris, qui s'acharne sur « le pourrisseur Prouvost et son équipe de Juifs », soupçonné de sympathies pétainistes par les communistes et la Résistance, Jean Prouvost est dans une situation intenable. La Libération lui porte un rude coup. En 1944, ses titres sont frappés d'interdit et son imprimerie mise sous séquestre. Une longue éclipse s'ensuit pour le patron de presse, contraint de se cacher pour échap-

per aux poursuites. En 1947, la commission d'instruction de la Haute Cour de justice rend enfin une ordonnance de non-lieu en sa faveur.

Il lui faudra deux ans pour rebâtir son empire. En mars 1949, Jean Prouvost relance Match, rebaptisé Paris-Match. Les débuts sont difficiles. A la fin de l'année, le titre accuse une perte de 25 millions de francs. Pour la première fois, Jean Prouvost songe à abandonner la presse. Le salut, totalement inattendu, viendra du Figaro. En 1950, la veuve du parfumeur François Coty, qui avait acquis le quotidien avant la guerre, vient le trouver. En procès depuis trois ans avec la société éditrice du Figaro, dirigée par Pierre Brisson, elle souhaite se retirer de l'affaire et offre ses parts au patron de Paris-Match. Une nouvelle fois avec Ferdinand Béghin, Jean Prouvost décide de reprendre la moitié du quotidien. Une société fermière est formée afin d'assurer l'indépendance de la rédaction, société dont le bail courra pendant dix-neuf ans. Pour Jean Prouvost, qui à 65 ans a retrouvé toute son énergie, la reprise du Figaro est la consécration de sa carrière. L'opération donne à son groupe de presse un nouveau souffle. En 1954, Jean Prouvost relance

Marie-Claire ; deux ans plus tard, il récupère l'ensemble de ses installations de la rue du Louvre ; en 1960, associé à Hachette, il rachète une publication spécialisée dans les programmes télévisés, Télé-60, qu'il rebaptise Télé 7 Jours avant d'en faire le plus gros tirage de la presse française (plus de 2 millions d'exemplaires). En 1966, il s'invite au capital de RTL dont il devient administrateur délégué. C'est l'apogée. Avant le déclin...

Les problèmes vont venir du Figaro. En décembre 1964, la mort de Pierre Brisson, le tout-puissant patron de la société éditrice du quotidien, relance en effet les démêlés juridiques que l'opération de 1950 n'avait qu'en partie éteints. A l'approche de la fin du bail de la société fermière, les divergences s'aggravent. Entre Jean Prouvost et Ferdinand Béghin, unis depuis le rachat de Paris-Soir, rien ne va plus : les heurts sur l'avenir du titre sont de plus en plus fréquents. Mais rien ne va plus non plus entre Jean Prouvost et la rédaction du Figaro, violemment opposée à l'intégration au sein du groupe Prouvost. En 1970, après six années de lutte, Jean Prouvost parvient à racheter les parts de Ferdinand Béghin dans

le Figaro, s'assurant ainsi la majorité du capital du titre. Trois ans plus tard, il fait acheter par ce même Figaro les 49% que son ancien associé détenait encore dans Paris-Match et Marie-Claire. A 88 ans, Jean Prouvost est enfin seul maître à bord...

Mais il vient de remporter une victoire à la Pyrrhus. Nommé président du Figaro et directeur de la publication, l'industriel ne peut rien contre la rédaction, que les statuts soustraient à l'influence directe du propriétaire. En outre, le rachat des titres de Béghin et la prise de contrôle du Figaro ont pesé lourdement sur les comptes du groupe Prouvost, victime d'une baisse de ses tirages. Très endetté, l'industriel doit se soumettre à la volonté des banques. En 1975, il révent le Figaro, sur lequel il n'a aucune prise, à Robert Hersant. Un an plus tard, en juin 1976, il doit céder au groupe Hachette ses deux plus beaux fleurons : Télé 7 Jours et Paris Match. Un demi-siècle après avoir repris Paris-Midi, le roi est nu. Deux ans plus tard, le 18 octobre 1978, il s'éteint dans sa quatre-vingt-treizième année.

Tristan GASTON-BRETON,



Historien d'entreprises
tgastonbreton@elzear.com